

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 24 JUILLET, 1879.

No. 47

L'HONNÊTE HOMME.

—Oui, mon cher Emile, Sara et Nelly éprouvent de pareils besoins de solitude. Voilà pourquoi nous voyageons sans cesse, et nous préférons errer dans les glaciers de la Suisse ou parmi les déserts volcaniques de certaines parties de l'Italie plutôt que de nous initier aux mystères artistiques de Paris, de Naples ou de Rome. Je vous en fais l'aveu tout bas : un chêne agité par le vent produit une plus vive impression sur mon âme qu'une madone du céleste Raphaël. Aussi voyageons-nous pour les lieux et non pour les hommes. Si vous n'aviez point été notre ami d'enfance et un objet de tendresse pour le père dont nous révérions la mémoire, rien ne vous eût fait admettre dans notre intimité et dans les confidences que vous avez reçues. Bien peu de personnes, même en Angleterre, connaissent nos aventures, et nous les avons cachées soigneusement à la curiosité et à l'indifférence. Ce serait une véritable profanation que de livrer au premier venu tant de souffrances de nous trois et tant de vertus de Sara. Car, dites-le-moi, est-il donné à beaucoup de personnes de comprendre tout ce qu'il a fallu de force à une jeune fille de quinze ans, qui vient de voir périr son père sous ses yeux, pour lutter contre le plus affreux destin, et ne pas mourir de terreur devant de si terribles infortunes ? Si vous saviez le courage que Sara déployait, si vous aviez vu la majestueuse sérénité de son visage au milieu des crises les plus douloureuses, vous éprouveriez comme moi la respectueuse émotion qui m'agite chaque fois que je m'approche d'elle !”

En disant cela, des larmes emplissaient les yeux du jeune Anglais, toujours d'une apparence si froide et si réservée.

“ Une mère n'est pas plus tendre, plus dévouée, plus sublime dans sa sollicitude que ne l'était, que ne l'est encore Sara, reprit-il. Forte devant le malheur comme vous l'avez vu, elle tremblait, elle s'alarmait à la moindre inquiétude qui semblait nous menacer. Une fois, entre autres, dans une de nos excursions, j'étais

monté sur un acacia pour y recueillir un énorme morceau de gomme que je voyais briller parmi ses rameaux ; une des épines de l'arbre déchira profondément ma poitrine, et le sang se mit à couler de ma blessure avec tant d'abondance que je sentis mes forces s'affaiblir. À peine trouvai-je la force de me laisser glisser jusqu'à terre, et de me bander le bras avec un mouchoir de soie animale.

Il me restait une demi-heure de chemin à faire pour regagner notre demeure, et je me mis en chemin ; mais bientôt mes jambes se plièrent sous moi, un vertige troubla ma tête, et il me devint impossible, non-seulement de continuer à marcher, mais même de reconnaître le chemin que j'aurais à suivre lorsqu'un peu de repos m'aurait rendu mes forces. Car depuis longtemps l'habitude d'errer dans la forêt me rendait inutile la précaution de marquer, de distance en distance, à l'aide d'un caillou tranchant, l'écorce des arbres qui s'élevaient sur ma route et qui devaient me servir de jalons au retour. Affaibli par la perte de mon sang et voyant à peine clair, comment m'orienter ? comment trouver assez d'intelligence et de sang-froid pour saisir les mille petits indices qui me dirigeaient les autres fois, quand j'avais toutes les forces de mon intelligence ?... Il ne me reste donc qu'à m'asseoir au pied d'un arbre pour y attendre l'accomplissement des décrets de la Providence à mon égard.

“ Cependant quand le soir parut, mes sœurs, habituées à me voir de retour avec exactitude avant l'heure de notre dîner, s'alarmèrent et comprirent qu'il fallait qu'un accident grave me retint dans la forêt. Sara prit aussitôt une des prompts décisions qui la caractérisaient :

“ Reste à la cabane, dit-elle à Nelly, afin que John, s'il revenait blessé, trouve des secours et quelqu'un pour les lui donner. Moi je vais partir avec Oberon ; je tâcherai de découvrir notre frère qui m'a dit, ce matin, devoir se diriger vers la partie orientale de la forêt.

“ En disant cela elle appela le kangourou qui sommeillait sur le gazon, lui attacha au cou une lanterne contenant deux ou trois fulgors, et prit elle-même dans un mouchoir cinquante ou soixante de ces insectes, aux pattes desquels elle eut soin d'at-

tacher un fil de soie. Puis, ces préparatifs terminés, elle se mit en route, précédée d'Oberon qui semblait comprendre ce que l'on attendait de lui et qui s'en allait flairant de droite et de gauche, dressant les oreilles au plus léger bruit et s'arrêtant pour mieux entendre.

“ À mesure que le chemin parcouru par Sarah présentait quelque complication, elle attachait à une branche d'arbre l'un des fulgors, à la patte duquel elle avait noué, comme je vous l'ai dit, un fil de soie. L'insecte, ainsi fixé, devenait un jalon lumineux pour la guider à son retour. Après une demi-heure de marche, tout à coup Oberon s'arrêta, s'assit sur sa grosse queue et dressa les oreilles ; puis, sans hésiter, il se mit à bondir, et Sara ne vit bientôt plus que la clarté de la lanterne qui sautait, comme un feu follet, à travers les arbres et pardessus les buissons.

“ Elle s'orienta sans hésiter sur ce phare de singulière espèce, et, après bien des efforts, elle arriva jusqu'au lieu où je gisais. Quand elle m'aperçut, elle se jeta dans mes bras en pleurant ; mais ce tribut à l'émotion et à l'attendrissement dura peu et fit bientôt place à des calculs pleins de justesse et de raison sur les moyens de me ramener au logis. D'abord elle mâcha des feuilles de plantes qu'elle savait être d'une nature douce et sans acreté ; puis elle les mêla à un peu de graisse épurée dont elle avait eu soin de se munir, et pansa ma blessure de manière à arrêter tout-à-fait le sang et à intercepter le contact de l'air. Ensuite elle me fit boire un peu de lait de coco et voulut me charger sur ses épaules ; mais au premier effort elle plia sous le faix et je m'opposai, comme vous le pensez, à toute nouvelle tentative de ce genre. Appuyé sur le bras de Sara et à l'aide d'un gros bâton, je parvins à me traîner lentement, avec des peines inouïes, jusqu'à notre habitation. Il fallut bien des fois m'arrêter en route ! bien des fois nous fîmes à la veille de renoncer avec désespoir à cette entreprise difficile ! Mais enfin nous en vîmes à bout, grâce surtout aux fulgors qui nous indiquaient notre route et qui nous évitaient les détours, et par conséquent toute perte de temps et de force. Oberon, qui était venu me faire mille caresses dès qu'il avait entendu ma voix, n'avait